

AB

133591

00
XIII
Tale

1
2
3



1. L'épreuve par Marivaux
2. Cendrillon
3. Le bourgemaître de Saardam

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par MARIVAUX, de l'Académie Française.

NOUVELLE ÉDITION,

Conforme à la représentation.

A TROYES,

Au Magasin général des Pièces de Théâtre,

Chez G O B E L E T, Imprimeur-Libraire, près la
Maison Commune, n^o. 206.

AN VII.

ACTEURS.

Madame ARGANTE.

ANGÉLIQUE, sa Fille.

LISSETTE, Suivante.

LUCIDOR, Amant d'Angélique.

FRONTIN, Valet de Lucidor.

M. BLAISE, jeune Fermier du Village.



2257

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIDOR, FRONTIN *en bottes et
en habit de Maître.*

LUCIDOR.

ENTRONS dans cette Salle. Tu ne fais donc que d'arriver?

FRONTIN.

Je viens de mettre pied à terre à la première Hôtellerie du Village, j'ai demandé le Chemin du Château, suivant l'ordre de votre Lettre, et me voilà dans l'équipage que vous m'avez prescrit. De ma figure, qu'en dites-vous? (*Il se retourne.*)

Y reconnoissez-vous votre Valet-de-chambre, et n'ai-je pas l'air un peu trop Seigneur?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut; à qui t'es-tu adressé en entrant?

FRONTIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la cour, et vous avez paru. A présent que voulez-vous faire de moi et de ma bonne mine?

LUCIDOR.

Te proposer pour époux à une très-aimable fille.

FRONTIN.

Tout de bon! Ma foi, Monsieur, je soutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh non! Tu te trompes, c'est moi que la chose regarde.

FRONTIN.

En ce cas-là je ne soutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu sais que je suis venu ici, il y a près de deux mois, pour y voir la Terre que mon homme-d'affaires m'a achetée; j'ai trouvé dans le Château une Madame Ar-

A ij

gante qui en étoit comme Concierge, et qui est une petite Bourgeoise de ce pays-ci. Cette bonne Dame a une fille qui m'a charmé, et c'est pour elle que je veux te proposer.

FRONTIN *riant.*

Pour cette fille que vous aimez, la confiance est gaillarde. Nous serons donc trois; vous traitez cette affaire-ci comme une partie de Piquet.

LUCIDOR.

Écoute-moi donc, j'ai dessein de l'épouser moi-même.

FRONTIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épousée.

LUCIDOR.

Me laisseras-tu dire? Je te présenterai sur le pied d'un homme riche et mon ami, afin de voir si elle m'aimera assez pour te refuser.

FRONTIN.

Ah! c'est une autre histoire; et cela étant il y a une chose qui m'inquiète.

LUCIDOR.

Quoi?

FRONTIN.

C'est qu'en venant, j'ai rencontré près de l'Hôtellerie une fille, qui ne m'a pas aperçu, je pense, qui causoit sur le pas d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris il y quatre ou cinq ans, et qui étoit à une Dame chez qui mon maître alloit souvent. Je n'ai vu cette Lisette-là que deux ou trois fois; mais comme elle étoit jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vue, et cela vous grave dans l'esprit d'une fille.

LUCIDOR.

Mais vraiment, il y en a une chez Madame Argante, de ce nom-là, qui est du village, qui y a toute sa famille, et qui a passé en effet quelque-temps à Paris avec une Dame du pays.

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, la friponne me reconnoîtra, il y a

de certaines tournures d'hommes qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le remède que j'y sache, c'est de payer d'effronterie, et de lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTIN.

Oh, pour de l'effronterie, je suis en fond.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant qu'on s'y méprend ?

FRONTIN.

Allons, je ressemblerai, voilà tout : mais dites-moi, Monsieur, souffririez-vous un petit mot de représentation ?

LUCIDOR.

Parle.

FRONTIN.

Quoi-qu'à la fleur de votre âge vous êtes tout-à-fait sage et raisonnable, il me semble pourtant que votre projet est bien jeune.

LUCIDOR *fâché.*

Hem ?

FRONTIN.

Doucement, vous êtes le fils d'un riche Négociant qui vous a laissé plus de cent mille livres de rente et vous pouvez prétendre aux plus grands partis ; le minois dont vous parlez est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage ? Riche comme vous êtes, on peut se tirer de-là à meilleur marché, ce me semble.

LUCIDOR.

Tais-toi, tu ne connois point celle dont tu parles ; il est vrai qu'Angélique n'est qu'une simple bourgeoise de campagne ; mais originairement elle me vaut bien, je n'ai pas l'entêtement des grandes alliances ; elle est d'ailleurs si aimable, et je démêle, à travers son innocence, tant d'honneur et tant de vertu en elle ; elle a naturellement un caractère si distingué, que si elle m'aime comme je le crois, je ne serai jamais qu'à elle.

Comment, si elle vous aime ! Est-ce que cela n'est pas décidé ?

LUCIDOR.

Non, il n'a pas encore été question du mot d'Amour entr'elle et moi ; je ne lui ai jamais dit que je l'aime, mais toutes mes façons n'ont passignifié que cela ; toutes les siennes n'ont été que des expressions du panchant le plus tendre et le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée ; j'ai été même en quelque danger, je l'ai vue inquiète, allarmée, plus changée que moi, j'ai vu des larmes couler de ses yeux, sans que sa mère s'en aperçut ; et depuis, que la santé m'est revenue, nous continuons de même, je l'aime toujours sans le lui dire, elle m'aime aussi sans m'en parler, et sans vouloir cependant m'en faire un secret : son occur simple, honnête et vrai n'en sait pas davantage.

FRONTIN.

Mais vous qui en savez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant ? Il ne gêneroit rien.

LUCIDOR.

Il n'est pas temps : tout sûr que je suis de son cœur, je veux savoir à quoi je le dois ; et si c'est l'homme riche ou seulement moi qu'on aime, c'est ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre, il m'est encore permis de n'appeler qu'amitié tout ce qui est entre nous deux, et c'est de quoi je vais profiter.

FRONTIN.

Voilà qui est fort bien ; mais ce n'étoit pas moi qu'il falloit employer.

LUCIDOR.

Pourquoi ?

FRONTIN.

Oh ! Pourquoi ? Mettez-vous à la place d'une fille, et ouvrez les yeux, vous verrez pourquoi. Il y a cent à parier contre un que je plirai.

LUCIDOR.

Le sot ! Hé bien, si tu lui plais, j'y rémédierai sur le

COMÉDIE.

champ en te faisant connoître. As-tu apporté les bijoux?⁷

FRONTIN, *souillant dans sa poche.*

Tenez voilà tout.

LUCIDOR.

Puisque personne ne t'a vu entrer, retire-toi avant que quelqu'un que je vois dans le jardin, n'arrive. Va t'ajuster, et ne reparois que dans une heure ou deux.

FRONTIN.

Si vous jouez de malheur, souvenez-vous que je vous l'ai prédit.

SCÈNE II.

LUCIDOR, BLAISE, *qui vient doucement habillé en riche Fermier.*

LUCIDOR.

Il vient à moi, il paroît avoir à me parler.

M. BLAISE.

Je vous salue, M. Lucidor, hé bien, qu'est-ce? Comment vous va, vous avez bonne maine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte assez bien, M. Blaise.

M. BLAISE.

Faut convenir que voute maladie vous a bien fait du proufit; vous vela morgué pus rougeaut, pus varmeille! Ça réjouit, ça me plait à voir.

LUCIDOR.

Je vous en suis obligé.

M. BLAISE.

C'est que j'aime tant la santé des braves gens, alle est si recommandable, sur tout la voute qui est la plus recommandable de tout le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raison d'y prendre quelque intérêt, je voudrois pouvoir vous être utile à quelque chose.

M. BLAISE.

Voirement cette utilité-là est belle et bonne, et je vians tout justement vous prier de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

8

L'ÉPREUVE,

M. B L A I S E.

Vous savez bien, Monsieur, que je fréquente chez Madame Argante, et sa fille Angélique. Elle est gentille au moins.

L U C I D O R.

Assurément.

M. B L A I S E, *riant*.

Hé, hé, hé, c'est, ne vous déplaît, que je voudrais avoir sa gentillesse en mariage.

L U C I D O R.

Vous aimez donc Angélique?

M. B L A I S E.

Ah cette petite criature-là m'affolle, j'en pars si peu d'esprit que j'ai; quand il fait jour, je pense à elle; quand il fait nuit, j'en rêve; il me faut du remède à ça, et je viens envars vous à celle fin, par voute moyen, pour l'honneur et le respect qu'en vous porte ici, sauf voute grace; et si ça ne vous torne pas à importunité de me favoriser de queuques bonnes paroles auprès de sa mère, dont j'ai itou besoin de la faveur.

L U C I D O R.

Je vous entends, vous souhaitez que j'engage Madame Argante à vous donner sa fille: et Angélique vous aime-t-elle?

M. B L A I S E.

O dame! quand par fois je li conte ma chance, elle rit de tout son cœur et me plante-là. C'est bon signe, n'est-ce pas?

L U C I D O R.

Ni bon, ni mauvais; au surplus comme je crois que Madame Argante a peu de bien, que vous êtes Fermier de plusieurs terres, fils de Fermier vous-même.

M. B L A I S E.

Et que je sis encore une jeunesse, car je n'ons que trente ans et d'humeur folichonne, un Roger-Bontems.

L U C I D O R.

Le parti pourroit convenir, sans une difficulté.

M. B L A I S E.

Laquelle?

LUCIDOR.

COMÉDIE.

LUCIDOR.

9

C'est qu'en revanche des soins que Madame Argante et toute sa maison ont eu de moi pendant ma maladie, j'ai songé à marier Angélique à quelqu'un de fort riche, qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une fille de Campagne, de famille honnête, et qui ne se soucie pas qu'elle ait du bien.

M. BLAISE.

Morgé, vous me faites-là un vilain tour avec voute avisement, Monsieur Lucidor; vela qui m'est bian rude, bian chagrinant, et bian traître. Jarnigué, soyons bons, je l'approuve, mais ne foulons parsonne. je sis voute prochain autant qu'un autre, et ne faut pas peser sur cetici pour alléguer sur ceti-là, moi qui avoit tant de peur que vous ne mouriez; c'étoit bian la peine de venir vingt fois demander comment va-t-il, comment ne va-t-il pas? Vela-t-il pas une santé qui m'est bian chanceuse, après vous avoir mené moi-même ceti-là qui vous a tiré deux fois du sang, et qui est mon cousin, afin que vous le sachiez, mon propre cousin germain; ma mere étoit sa tante, et jarni ce n'est pas bian fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoute rien à l'obligation que je vous ai.

M. BLAISE.

Sans compter que ces cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez, comme un sou, et que la petite aura en mariage.

LUCIDOR.

Calmez-vous, est-ce cela que vous en espérez! Hé bien, je vous en donne douze pour en épouser une autre, et pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

M. BLAISE.

Quoi? douze mille livres d'argent sec!

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, sans vous ôter cependant la liberté de vous présenter pour Angélique, aucontraire, j'exige même que vous la demandiez à Madame Argante: je l'exige, entendez-vous? car si vous plaisez à Angé-

B

10
L'ÉPREUVE,
lique, je serois très-fâché de la priver d'un homme
qu'elle aimeroit.

M. B L A I S E, *se frottant les yeux de surprise.*

Eh mais! c'est comme un Prince qui parle : douze mille
livres! les bras m'en tombent! Je ne saurois me ravoïr.
Allons, Monsieur, boutez-vous-là, que je me prosterne
devant vous, ni plus ni moins que devant un prodige.

L U C I D O R.

Il n'est pas nécessaire, point de compliment, je vous
tiendrai parole.

M. B L A I S E.

Après que j'ons été si mal apris, si brutal. Eh! dites-
moi, Roi que vous êtes, si par aventure Angélique me
chérit, j'aurons donc la femme et les douze mille francs
avec?

L U C I D O R.

Ce n'est pas tout-à-fait cela; écoutez-moi; je prétends,
vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angélique,
indépendamment du mari que j'elui offrirai; si elle vous
accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre
amour, je ne vous donnerai rien: si elle vous refuse,
les douze mille francs sont à vous.

M. B L A I S E.

Alle me refusera, Monsieur, alle me refusera: le Ciel
m'en fera la grace: à cause de vous qui le desirez.

L U C I D O R.

Prenez garde, je vois bien qu'à cause des douze mille
francs, vous ne demandez déjà pas mieux que d'être
refusé.

M. B L A I S E.

Hélas! peut-être bian que la somme m'étourdit un
petit brin; j'en sis friand, je le confesse, alle est si con-
solante.

L U C I D O R.

Je mets cependant encore une condition à notre mar-
ché, c'est que vous feigniez de l'empressement pour ob-
tenir Angélique, et que vous continuiez de paroître
amoureux d'elle.

COMÉDIE.

11

M. B L A I S E.

Oui, Monsieur, je serons fidèle à ça, mais j'ons bonne espérance de n'être pas daigne d'elle, et mêmeement j'avons opinion si alle osoit, qu'alle vous aimeroit plus que parsonne.

L U C I D O R.

Moi, Maître Blaise, vous me surprenez, je ne m'en suis pas apperçu, vous vous trompez; en tout cas, si elle ne veut pas de vous, souvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là, je serois bien aise de savoir ce qui en est par pure curiosité.

M. B L A I S E.

En n'y manquera pas, en li reprochera devant vous drès que Monsieur le commande.

L U C I D O R.

Et comme je ne vous crois pas mal-à-propos glorieux, et vous me ferez plaisir aussi de jeter vos vues sur Lisette, que sans compter les douze mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choisi, je vous en avertis.

M. B L A I S E.

Hélas! il n'y a qu'à dire, en se revivera itou sur elle, je l'aimerai par mortification.

L U C I D O R.

J'avoue qu'elle sert Madame Argante, mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du village.

M. B L A I S E.

Eh voirement, alle en est née native.

L U C I D O R.

Jeune et bien faite d'ailleurs.

M. B L A I S E.

Charmante. Monsieur varra l'appétit que je prends déjà pour elle.

L U C I D O R.

Mais je vous ordonne une chose; c'est de ne lui dire que vous l'aimez qu'après qu'Angélique se sera expliquée sur votre compte: il ne faut pas que Lisette sache vos desseins auparavant.

L'ÉPREUVE,

M. BLAISE.

Laissez faire à Blaise ; en li parlant , je li dirai des propos où elle ne comprenra rin. La vela. Vous plaît-il que je m'en aille ?

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de rester.

SCÈNE III.

LUCIDOR, LISETTE, BLAISE.

LISETTE.

Je viens d'apprendre , Monsieur , par le petit garçon de notre vigneron, qu'il vous étoit arrivé une visite de Paris.

LUCIDOR.

Oui , c'est un de mes amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du Château souhaitez-vous qu'on le loge ?

LUCIDOR.

Nous verrons quand il sera revenu de l'Hôtellerie où il est retourné. Où est Angélique, Lisette ?

LISETTE.

Il me semble l'avoir vue dans le Jardin , qui s'amusoit à cueillir des fleurs.

LUCIDOR, *en montrant Blaise.*

Voici un homme qui est de bonne volonté pour elle , qui a grande envie de l'épouser , et je lui demandois si elle avoit de l'inclination pour lui ; qu'en pensez-vous ?

M. BLAISE.

Oui , de quel avis êtes-vous touchant ça , belle brunette , ma mie ?

LISETTE.

Eh mais , autant que j'en puis jurer , mon avis est que jusqu'ici elle n'a rien dans le cœur pour vous.

M. BLAISE *gâiment.*

Rien du tout ? C'est ce que je disois. Que Mademoiselle Lisette a du jugement !

LISETTE.

Ma réponse n'a rien de trop flateur , mais je ne saurois en faire une autre.

M. B L A I S E *cavalièrement.*

Celle-là est belle et bonne, et je m'y accorde. J'aime qu'on soit franc : et en effet, queule mérite avons-je pour li plaire à cet enfant ?

L I S E T T E.

Ce n'est pas que vous ne valiez votre prix, Monsieur Blaise : mais je crains que Madame Argante ne vous trouve pas assez de bien pour sa fille.

M. B L A I S E *en riant.*

Ça est vrai, pas assez de bien. Pus vous allez, mieux vous dites.

L I S E T T E.

Vous me faites rire avec votre air joyeux.

L U C I D O R.

C'est qu'il n'espère pas grand chose.

M. B L A I S E.

Oui, vela ce que c'est, et pis, tout ce qui vient je le prends. (*A Lisette.*) Le bian brin de fille que vous êtes !

L I S E T T E.

La tête lui tourne, ou il y a là quelque chose que je n'entends pas.

M. B L A I S E.

Stapendant je me baillerai bian du tourment pour avoir Angélique, et il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas, faut mettre les deux pour deviner juste.

L I S E T T E *en riant.*

Vous êtes un très-grand devin.

L U C I D O R.

Quoi qu'il en soit, j'ai aussi un parti à lui offrir, mais un très-bon parti ; il s'agit d'un homme du monde, et voilà pourquoi je m'informe si elle n'aime personne.

L I S E T T E.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je pense bien qu'elle s'en tiendra-là.

L U C I D O R.

Adieu Lisette, je vais faire un tour dans la grande

L'ÉPREUVE,

allée; quand Angélique sera venue, je vous prie de m'en avertir. Soyez persuadée, à votre égard, que je ne m'en retournerai point à Paris sans récompenser le zèle que vous m'avez marqué.

L I S E T T E.

Vous avez bien de la bonté, Monsieur.

L U C I D O R à Blaise en s'en allant, et à part.

Ménagez vos termes avec Lisette, M. Blaise.

M. B L A I S E.

Aussi fais-je, je n'y mets pas le sens commun.

SCÈNE IV.

M. B L A I S E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

Ce Monsieur Lucidor a le meilleur cœur du monde.

M. B L A I S E.

Oh! un cœur magnifique, un cœur tout d'or; au surplus, comment vous portez-vous, Mademoiselle Lisette?

L I S E T T E riant.

Hé! que voulez-vous dire avec votre compliment, Maître Blaise? vous tenez depuis un moment des discours bien étranges.

M. B L A I S E.

Oui, j'ons des manières fantasques, et ça vous étonne, n'est-ce pas? Je m'en doute bien. (*Et par réflexion.*)
Que vous êtes agréable!

L I S E T T E.

Que vous êtes original avec votre agréable! Comme il me regarde! en vérité vous extravaguez.

M. B L A I S E.

Tout au contraire, c'est ma prudence qui vous contemple.

L I S E T T E.

Hé bien, contemplez, voyez: ai-je aujourd'hui le visage autrement fait que je ne l'avois hier?

M. B L A I S E.

Non, c'est moi qui le voit mieux que de coutume, il est tout nouveau pour moi.

L I S E T T E *voulant s'en aller.*

Eh, que le Ciel vous bénisse!

M. B L A I S E *l'arrêtant.*

Attendez-donc.

L I S E T T E.

Eh que me voulez-vous? C'est se moquer que de vous entendre; on diroit que vous m'en contez; je sais bien que vous êtes un Fermier à votre aise, et que je ne suis pas pour vous: de quoi s'agit-il donc?

M. B L A I S E.

De m'acouter sans y voir goutte! et de dire à part vous: ouais! faut qu'il y ait un secret à ça.

L I S E T T E.

Et à propos de quoi un secret? vous ne me dites rien d'intelligible.

M. B L A I S E.

Non, c'est fait exprès, c'est résolu.

L I S E T T E.

Voilà qui est bien particulier; ne cherchez-vous pas Angélique?

M. B L A I S E.

Ça est itou conclu.

L I S E T T E.

Plus je rêve, et plus je m'y perds.

M. B L A I S E.

Faut que vous vous y perdiais.

L I S E T T E.

Mais pourquoi me trouver si agréable? Par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire? Jusqu'ici vous n'avez pas pris garde si je l'étois ou non. Croirai-je que vous êtes tombé subitement amoureux de moi, je ne vous en empêche pas.

M. B L A I S E *vite et vitement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

L I S E T T E *criant.*

Que dites-vous donc?

M. B L A I S E.

Je ne dis pas que je ne vous aime point, ni l'un ni

l'autre, vous m'en êtes témoin; j'ous donné ma parole je marche droit en besogne, voyez-vous, il n'y a pas à rire à ça, je ne dis rin, mais je pense, et je vais répétant que vous êtes agriable!

L I S E T T E *étonnée, et le regardant.*

Je vous regarde à mon tour, et si je ne me figurois pas que vous êtes timbré, en vérité je soupçonnerois que vous ne me haissez pas.

M. B L A I S E.

Oh! soupçonnez; croyez, persuadez-vous, il n'y aura pas de mal, pourvû qu'il n'y ait pas de ma faute, et que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide.

L I S E T T E.

Qu'est-ce que cela signifie?

M. B L A I S E.

Et même à vous parmis de m'aimer? par exemple j'y consens encore; si le cœur vous y porte, ne vous retenez pas, je vous lâche la bride là-dessus; il n'y aura rien de perdu.

L I S E T T E.

Le plaisant compliment! Eh! quel avantage en tire-rois-je?

M. B L A I S E.

Oh dame! je sis bridé, moi; ce n'est pas comme vous, je ne saurois parler pus clair. Voici venir Angélique; laissez-moi li toucher un petit mot d'affection, sans que ça empêche que vous soyez gentille.

L I S E T T E.

Ma foi, votre tête est dérangée, Monsieur Blaise, je n'en rabas rien.

S C È N E V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, BLAISE.

ANGÉLIQUE *un bouquet à la main.*

BON jour, Monsieur Blaise: est-il vrai, Lisette, qu'il est venu quelqu'un de Paris, pour Monsieur Lucidor?

L I S E T T E.

Oui, à ce que j'ai su.

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Dit-on que ce soit pour l'emmener à Paris qu'on est venu ?

L I S E T T E.

C'est ce que je ne sais pas, Monsieur Lucidor ne m'en a rien appris.

M. B L A I S E.

Il n'y a pas d'apparence, il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGÉLIQUE.

Me marier ! Monsieur Blaise ; et à qui donc, s'il vous plaît ?

M. B L A I S E.

La parsonne n'a pas encore de nom.

L I S E T T E.

Il parle vraiment d'un très-grand mariage ; il s'agit d'un homme du monde, et il ne dit pas qui c'est, ni d'où il viendra.

ANGÉLIQUE *d'un air tendre et discret.*

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas ?

L I S E T T E.

Je vous raporte les propres termes.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, je n'en suis pas inquiète, on le connoitra tôt ou tard.

M. B L A I S E.

Ce n'est pas moi toujours.

ANGÉLIQUE.

Oh ! je le crois bien ; ce seroit-là un beau mystère, vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

M. B L A I S E.

Stapendant ; j'ons mes prétentions itou ; mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre, en publiant que je sis amoureux de vous, vous le savez bian.

Lisette lève les epaules.

ANGÉLIQUE.

Je l'avois oublié,

L'ÉPREUVE,

M. BLAISE.

Me vela pour vous en aviser de rechef, vous souciez-vous un peu de ça, Mademoiselle Angélique?

Lisette boude.

ANGÉLIQUE.

Hélas! gueres.

M. BLAISE.

Gueres! C'est toujours queuque chose; prenez-y garde au moins; car je vais me douter, sans façon, que je vous plais.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous le conseille pas, Monsieur Blaise; car il me semble que non.

M. BLAISE.

Ah! bon ça, vela qui se comprend: c'est pourtant fâcheux, voyez-vous, ça me chagraine; mais n'importe, ne vous gênez pas je revienrai tantôt pour savoir si vous desirez que j'en parle à Madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taise; ruminez ça à part, vous, et faites à votre guise: bon jour. (*Et à Lisette à part.*) Que vous êtes avenante!

LISETTE en colère.

Quelle cervelle!

SCÈNE VI.

LISETTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

HEUREUSEMENT, je ne crains pas son amour; quand il me demanderoit à ma mere, il n'en sera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui, c'est un conteur de sornettes, qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'écoute pas, mais dis-moi, Lisette, Monsieur Lucidor parle donc sérieusement d'un mari?

LISETTE.

Mais d'un mari distingué, d'un établissement considérable.

COMÉDIE.

19

ANGÉLIQUE.

Très-considérable, si c'est ce que je soupçonne.

LISETTE.

Eh, que soupçonnez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je rougirois trop, si je me trompois.

LISETTE.

Ne serois-ce pas lui, par hasard, que vous vous imaginez être l'homme en question, tout grand Seigneur qu'il est par ses richesses ?

ANGÉLIQUE.

Bon ! lui ! je ne sais pas seulement moi-même ce que je veux dire : on rêve, on promène sa pensée, et puis c'est tout. On le verra ce mari, je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne seroit qu'un de ses amis, ce seroit toujours une grande affaire. A propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir quand vous seriez venue, et il m'attend dans l'allée.

ANGÉLIQUE.

Eh, va donc, à quoi t'amuse-tu là ? pardi tu fais bien le. commissions qu'on te donne, il n'y sera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voilà lui-même.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Y a-t-il long-tems que vous êtes ici, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur, il n'y a qu'un moment que je sais que vous avez envie de me parler, et je la querellois de ne me l'avoir pas dit plutôt.

LUCIDOR.

Oui, j'ai à vous entretenir d'une chose assez importante.

LISETTE.

Est-ce en secret ? M'en irai-je ?

Cij

L'ÉPREUVE,

LUCIDOR.

Il n'y a pas de nécessité que vous restiez.

ANGÉLIQUE.

Aussi bien je crois que ma mere aura besoin d'elle.

LISETTE.

Je me retire donc.

SCÈNE VIII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR *la regardant attentivement.*ANGÉLIQUE *en riant.*

A quoi songez-vous donc en me considérant si fort ?

LUCIDOR.

Je songe que vous embellissez tous les jours.

ANGÉLIQUE.

Ce n'étoit pas de même quand vous étiez malade. A propos, je sais que vous aimez les fleurs, et je pensois à vous aussi en cueillant ce petit bouquet; tenez, Monsieur, prenez-le.

LUCIDOR.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre, j'aurai plus de plaisir à vous le voir.

ANGÉLIQUE *le prend.*

Et moi à cette heure que je l'ai reçu, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGÉLIQUE.

Ah! cela est si aisé avec de certaines personnes: mais que me voulez-vous donc ?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié que j'ai pour vous, à condition qu'avant tout, vous m'instruirez de l'état de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Hélas! le compte en sera bien-tôt fait, je ne vous en dirai rien de nouveau: ôtez notre amitié que vous savez bien, il n'y a rien dans mon cœur que je sache, je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaisir, que j'en oublie presque ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Comment faire? vous oublierez donc toujours, à moins que je ne me taise; je ne connois point d'autre secret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce secret-là, mais poursuivons: Il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il tant que cela? Quele temps passe vite! Après.

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du pays qui vous font la cour; lequel de tous distinguez-vous parmi eux? Confiez-moi ce qui en est comme au meilleur ami que vous ayez.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas, Monsieur, pourquoi vous pensez que j'en distingue des jeunes gens qui me font la cour. Est-ce que je les remarque? Est-ce que je les vois? Ils perdent donc bien leur temps.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je ne me souciois d'aucun quand vous êtes venu ici, et je ne m'en soucie pas davantage depuis que vous y êtes, assurément.

LUCIDOR.

Êtes-vous aussi indifférente pour Maître Blaise, ce jeune Fermier, qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit.

ANGÉLIQUE.

Il me demandera en ce qui lui plaira; mais en un mot, tous ces gens-là me déplaisent depuis le premier jour jusqu'au dernier, principalement lui, qui me reprochoit l'autre jour que nous nous parlions trop souvent tous deux, comme s'il n'étoit pas bien naturel de se plaire plus en votre compagnie qu'en la sienne. Que cela est sot!

L'ÉPREUVE,

LUCIDOR.

Si vous ne haïssez pas de me parler, je vous le rends bien ma chere Angélique : quand je ne vous vois pas, vous me manquez, et je vous cherche.

ANGÉLIQUE.

Vous ne cherchez pas long-temps : car je reviens bien vite, et ne sors guères.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenue, je suis content.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je ne suis pas mélancolique.

LUCIDOR.

Il est vrai, j'avoue avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGÉLIQUE.

Où, mais malheureusement vous n'êtes pas de notre village, et vous retournerez peut-être bien-tôt à votre Paris que je n'aime guères. Si j'étois à votre place, il me viendrait plutôt chercher que je n'irois le voir.

LUCIDOR.

Eh ! qu'importe que j'y retourne ou non, puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y soyons tous deux.

ANGÉLIQUE.

Tous deux, Monsieur Lucidor ; eh mais contez-moi donc comme quoi ?

LUCIDOR.

C'est que je vous destine un mari qui y demeure.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible ? Ah ça ! ne me trompez-pas au moins, tout le cœur me bat ; loge-t-il avec vous ?

LUCIDOR.

Oui, Angélique, nous sommes dans la même maison.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas assez, je n'ose encore être bien aise en toute confiance. Quel homme est-ce ?

LUCIDOR.

Un homme très-riche.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas-là le principal. Après.

COMÉDIE.

25

LUCIDOR.

Il est de mon âge et de ma taille.

ANGÉLIQUE.

Bon, c'est ce que je voulois savoir.

LUCIDOR.

Nos caractères se ressemblent, il pense comme moi.

ANGÉLIQUE.

Toujours de mieux en mieux. Que je l'aimerai!

LUCIDOR.

C'est un homme tout aussi uni, tout aussi sans façon que je le suis.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition ni gloire, et qui n'exigera de celle qu'il épousera, que son cœur.

ANGÉLIQUE *riant.*

Il l'aura, Monsieur Lucidor, il l'aura, il l'a déjà, je l'aime autant que vous, ni plus ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le sien, Angélique, je vous en assure; je le connois, c'est tout comme s'il vous le disoit lui-même.

ANGÉLIQUE.

Eh, sans doute; et moi je répons aussi comme si il étoit-là.

LUCIDOR.

Ah! que de l'humeur dont il est vous allez le rendre heureux!

ANGÉLIQUE.

Ah! je vous promets qu'il ne sera pas heureux tout seul.

LUCIDOR.

Adieu ma chère Angélique; il me tarde d'entretenir votre mere, et d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage, ne me permet pas de différer davantage. Mais avant que je vous quitte. acceptez de moi ce petit présent de nôce, que j'ai droit de vous offrir, suivant l'usage et en qualité d'ami; ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

L'ÉPREUVE,

ANGÉLIQUE.

Et moi je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, et que nous y serons ensemble; mais il ne falloit point de bijoux, c'est votre amitié qui est le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angélique, votre mari ne tardera pas à paroître.

ANGÉLIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vite.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien, Mademoiselle, êtes-vous instruite? A qui vous marie-t-on?

ANGÉLIQUE.

A lui, ma chère, Lisette, à lui-même; et je l'attends.

LISETTE.

Ah! lui, dites-vous? Et quel est donc cet homme qui s'apele lui par excellence? Est-ce qu'il est ici?

ANGÉLIQUE.

Et, tu as dû le rencontrer; il va trouver ma mere.

LISETTE.

Je n'ai vu que Monsieur Lucidor, et ce n'est pas lui qui vous épouse.

ANGÉLIQUE.

Eh si fait; voilà vingt fois que je le répète. Si tu savois comme nous nous sommes parlés, comme nous nous entendions bien sans qu'il ait dit c'est moi: mais cela étoit si clair, si agréable, si tendre!...

LISETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé. Mais le voici encore.

SCÈNE X.

LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE,

ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

Je reviens, belle Angélique; en allant chez votre mere, j'ai trouvé Monsieur qui arrivoit, et j'ai cru qu'il
n'y

n'y avoit rien de plus pressé que de vous l'amener ; c'est lui, c'est ce mari pour qui vous êtes si favorablement prévenue, et qui, par le rapport de nos caractères, est en effet un autre moi-même ; il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune et jolie personne qu'on veut me faire épouser à Paris. (*Il le lui présente.*) Jetez les yeux dessus : comment le trouvez-vous ?

ANGÉLIQUE *d'un air mourant le repousse.*

Je ne m'y connois pas.

LUCIDOR.

Adieu, je vous laisse ensemble, et je cours chez Madame Argante. (*Il s'approche d'elle.*) Êtes-vous contente ?

(*Angélique, sans lui répondre, tire la boîte de bijoux, et la lui rend sans le regarder ; elle la met dans sa main, et il s'arrête comme surpris, et sans la lui remettre, après quoi il sort.*)

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, LISETTE,
Angélique reste immobile ; Lisette tourne autour de Frontin avec surprise ; et Frontin paroît embarrassé.

FRONTIN.

MADemoiselle, l'étonnante immobilité où je vous vois, intimide extrêmement mon inclination naissante ; vous me découragez tout-à-fait, et je sens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiselle est immobile, vous muet, et moi stupéfaite ; j'ouvre les yeux, je regarde, et je n'y comprends rien.

ANGÉLIQUE *tristement.*

Lisette, qui est-ce qui l'auroit cru ?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le voit.

FRONTIN.

Si la charmante Angélique daignoit seulement jeter

D

un regard sur moi, je crois que je ne lui ferois point de peur, et peut-être y reviendrait-elle : on s'accoutume aisément à me voir, j'en ai l'expérience; essayez-en.

ANGÉLIQUE *sans le regarder.*

Je ne saurois, ce sera pour une autre fois. Lisette, tenez compagnie à Monsieur, je lui demande pardon, je ne me sens pas bien, j'étouffe, et je vais me retirer dans ma chambre.

SCÈNE XII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN *à part.*

Mon mérite a manqué son coup.

LISETTE *à part.*

C'est Frontin, c'est lui-même.

FRONTIN, *les premiers mots à part.*

Voici le plus fort de ma besogne ici. Ma mie, que dois-je conjecturer d'un aussi languoureux accueil? (*Elle ne répond pas, et le regarde. Il continue.*) Hé bien, répondez donc? Allez-vous me dire aussi que ce sera pour une autre fois?

LISETTE.

Monsieur, ne t'ai-je pas vu quelque part?

FRONTIN.

Comment donc, ne t'ai-je pas vu quelque part? Ce village-ci est bien familier.

LISETTE *à part les premiers mots.*

Est-ce que je me tromperois? ... Monsieur, excusez-moi, mais n'avez-vous jamais été à Paris chez une Madame Dormon où j'étois?

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est que Madame Dormon? Dans quel quartier?

LISETTE.

Du côté de la Place Maubert, chez un Marchand de Café, au second.

FRONTIN.

Une Place Maubert, une Madame Dormon, un se-

cond ! Non mon enfant , je ne connois point cela , et je prends toujours mon café chez moi.

L I S E T T E.

Jene dis plus mot : mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontin , et il faut que je me fasse toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'est point lui.

F R O N T I N.

Frontin : mais c'est un nom de valet ?

L I S E T T E.

Oui , Monsieur , et il m'a semblé que c'étoit toi... Que c'étoit vous , dis-je.

F R O N T I N.

Quoi ! toujours des tu et des toi ? Vous me laissez à la fin.

L I S E T T E.

J'ai tort , mais tu lui ressembles si fort . Eh Monsieur ! pardon . Je retombe toujours , quoi tout de bon , ce n'est pas toi ? . Je veux dire ce n'est pas vous ?

F R O N T I N *riant*.

Je crois que le plus court est d'en rire moi-même . Allez , ma fille , un homme moins raisonnable et de moindre étoffe , se fâcherait ; mais je suis trop au-dessus de votre méprise , et vous me divertiriez beaucoup si ce n'étoit le désagrément qu'il y a d'avoir une physionomie commune avec ce coquin là . La nature pouvoit se passer de lui donner le double de la mienne , et c'est un affront qu'elle m'a fait : mais ce n'est pas votre faute ; parlons de votre Maitresse .

L I S E T T E.

Oh ! Monsieur , n'y ayez point de regret : celui pour qui je vous prenois est un garçon fort aimable , fort amusant , plein d'esprit , et d'une très-jolie figure.

F R O N T I N.

J'entends bien , la copie est parfaite.

L I S E T T E.

Si parfaite que je n'en reviens point , et tu serois le plus grand maraud... Monsieur , je me brouille encore , la ressemblance m'emporte.

FRONTIN.

Ce n'est rien, je commence à m'y faire; ce n'est pas à moi à qui vous parlez?

LISETTE.

Non, Monsieur. c'est à votre copie, et je voulois dire qu'il auroit grand tort de me tromper; car je voudrois de tout mon cœur que ce fut lui; je crois qu'il m'aimoit, et je le regrette.

FRONTIN.

Vous avez raison, il en valoit bien la peine; (*et à part.*) Que cela est flatteur!

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier; à chaque fois que vous parlez, il me semble l'entendre.

FRONTIN.

Vraiment, il n'y a rien-là de surprenant; dès qu'on se ressemble, on a le même son de voix, et volontiers les mêmes inclinations; il vous aimoit, dites-vous, et je ferois comme lui, sans l'extrême distance qui nous sépare.

LISETTE.

Hélas! je me réjouissois en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTIN *à part les premiers mots.*

Oh! ... Tant d'amour sera récompensé, ma belle enfant. je vous le prédis: en attendant, vous ne perdrez pas tout, je m'intéresse à vous, et je vous rendrai service; ne vous mariez point sans me consulter.

LISETTE.

Je sais garder un secret, Monsieur, dites-moi si c'est toi?

FRONTIN *en s'en allant.*

Allons, vous abusez de ma bonté; il est temps que je me retire. (*Et après.*) Ouf, le rude assaut.

SCÈNE XIII.

LISETTE *un moment seule*, M. BLAISE.

LISETTE.

Je m'y suis pris de toutes facons, et ce n'est pas lui sans doute; mais il n'y a jamais rien eu de pareil; quand ce seroit lui au reste, Maître Blaise est bien un autre parti, s'il m'aime.

M. B L A I S E.

Hé bien, fillette, à quoi en suis-je avec Angélique ?

L I S E T T E.

Au même état où vous étiez tantôt.

M. B L A I S E, *en riant.*

Hé mais, tampire, ma grande fille.

L I S E T T E.

Ne me direz-vous point ce que peut signifier le tanpis que vous me dites en riant ?

M. B L A I S E.

C'est que jé ris de tout, mon poulet.

L I S E T T E.

En tout cas, j'ai un avis à vous donner ; c'est qu'Angélique ne paroît pas disposée à accepter le mari que Monsieur Lucidor lui destine, et qui est ici, et que si dans ces circonstances, vous continuez à la rechercher, apparamment vous l'obtiendrez.

M. B L A I S E *tristement.*

Croyez-vous ? Eh mais, tant mieux.

L I S E T T E.

Oh ! vous m'impatientez avec vos tant mieux si tristes, et vos tanpis si gaillards ; et le tout en m'apelant ma grande fille, et mon poulet ; il faut, s'il vous plaît, que j'en aye le cœur net, Monsieur Blaise, pour la dernière fois, est-ce que vous m'aimez ?

M. B L A I S E.

Il n'y a pas encore de réponse à ça.

L I S E T T E.

Vous vous moquez donc de moi ?

M. B L A I S E.

Vela une mauvaise pensée.

L I S E T T E.

Avez-vous toujours dessein de demander Angélique en mariage ?

M. B L A I S E.

Le micmac le requiert.

L I S E T T E.

Le micmac, et si on vous la refuse, en serez-vous fâché ?

Ouida.

L I S E T T E.

En vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos sentimens, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites? Mettez-vous à ma place?

M. B L A I S E.

Boutez-vous à la mienne.

L I S E T T E.

Eh! quelle est-elle? car si vous êtes de bonne foi, si effectivement vous m'aimez.

M. B L A I S E, *riant.*

Oui, je suppose.

L I S E T T E.

Vous jugez bien que je n'aurois pas le cœur ingrat.

M. B L A I S E *riant.*

Hé! hé! hé! hé! ... Lorgnez-moi un peu, que je voye si ça est vrai.

L I S E T T E.

Qu'en ferez-vous?

M. B L A I S E.

Hé! hé! ... Je le garde. La gentille enfant, queu domage de laisser ça dans la peine!

L I S E T T E.

Quelle obscurité! Voilà Madame Argante et Monsieur Lucidor, il est aparemment question du mariage d'Angélique avec l'amant qui lui est venu; la mère voudra qu'elle l'épouse; et si elle obéit, comme elle y sera peut-être obligée, il ne sera plus nécessaire que vous la demandiez, ainsi retirez-vous, je vous prie.

M. B L A I S E.

Oui, mais je sis d'obligation aussi de revenir voir ce qui en est, pour me comporter à l'avenant,

L I S E T T E *fâchée.*

Encore? Oh votre énigme est d'une impertinence qui m'indigne.

M. B L A I S E *riant et s'en allant.*

C'est pourtant douze mille francs qui nous fâchent.

L I S E T T E *le voyant aller.*

Douze mille francs ! Où va-t-il prendre ce qu'il dit-là ?
Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

S C È N E X I V.

Mad. A R G A N T E , L U C I D O R ,
F R O N T I N , L I S E T T E .

Mad. A R G A N T E *en entrant , à Frontin.*

Eh ! Monsieur , ne vous rebutez point ; il n'est pas possible qu'Angélique ne se rende , il n'est pas possible. (*A Lisette.*) Lisette , vous étiez présente quand Monsieur a vu ma fille ; est-il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçu ? Qu'a-t-elle donc dit ? Parlez ; a-t-il lieu de se plaindre ?

L I S E T T E .

Non , Madame , je ne me suis point aperçue de mauvaise réception , il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune et honnête fille , qui se trouve , pour ainsi dire , mariée dans la minute ; mais pour le peu que Madame la rassure , et s'en mêle , il n'y aura pas la moindre difficulté.

L U C I D O R .

Lisette a raison ; je pense comme elle.

Mad. A R G A N T E .

Eh ! sans doute , elle est si jeune , et si innocente !

F R O N T I N .

Madame , le mariage en impromptu , étoune l'innocence , mais ne l'afflige pas ; et votre fille est allée se trouver mal dans sa chambre.

Mad. A R G A N T E .

Vous verrez , Monsieur ; vous verrez... Allez Lisette , dites-lui que je lui ordonne de venir tout-à-l'heure , amenez-la ici ; partez. (*A Frontin.*) Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvemens-là , Monsieur , ce ne sera rien. (*Lisette sort.*)

F R O N T I N .

Vous avez beau dire , on a eu tort de m'exposer à cette aventure-ci ; il est fâcheux à un galant homme à qui tout Paris jette ses filles à la tête , et qui les refuse tou-

tes, de venir lui-même essayer les dédains d'une jeune citoyenne de village, à qui on ne demande précisément que sa figure en mariage. Votre fille me convient fort, et je rends grace à mon ami de me l'avoir retenue; mais il falloit en m'appellant, me tenir sa main si prête, et si disposée, que je n'eusse qu'à tendre la mienne pour la recevoir; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obstacle qui se présente.

Mad. ARGANTE.

Eh! Messieurs un peu de patience; regardez-là dans cette occason-ci comme un enfant.

SCÈNE XV.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE,
LISETTE, Mad. ARGANTE.

Mad. ARGANTE.

APROCHEZ, Mademoiselle, approchez: n'êtes-vous pas bien sensible à l'honneur que vous fait Monsieur de venir vous épouser, malgré votre peu de fortune, et la médiocrité de votre état?

FRONTIN.

Rayons ce mot d'honneur, mon amour et ma galanterie le désaprouvent.

Mad. ARGANTE.

Non, Monsieur, je dis la chose comme elle est. Répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Ma mere! ...

Mad. ARGANTE.

Vite donc!

FRONTIN.

Point de ton d'autorité, sinon je reprends mes bottes et monte à cheval. (*A Angélique.*) Vous ne m'avez pas encore regardé, fille aimable, vous n'avez point encore vu ma personne, vous la rebutez sans la connoître, voyez-la pour en juger.

ANGÉLIQUE,

Monsieur...

Mad.

Mad. ARGANTE.

Monsieur, ma mere; levez la tête.

FRONTIN.

Silence, maman, voilà une réponse entamée.

LISSETTE.

Vous êtes trop heureuse, Mademoiselle, il faut que vous soyez née coëffée.

ANGÉLIQUE *vivement.*

En tout cas, je ne suis pas née babillarde.

FRONTIN.

Vous n'en êtes que plus rare; allons, Mademoiselle, reprenez haleine, et prononcez.

Mad. ARGANTE.

Je dévore ma colère.

LUCIDOR.

Que je suis mortifiée!

FRONTIN *à Angélique.*

Courage; encore un effort pour achever.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je ne vous connois point.

FRONTIN.

La connoissance est sitôt faite en mariage; c'est un pays où l'on va si vite...

Mad. ARGANTE.

Comment, étourdie, ingrate que vous êtes!

FRONTIN.

Ah! ah! Madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudesse insoutenable.

Mad. ARGANTE.

Je sors, je ne pourrois pas me retenir; mais je la deshérite, si elle continue de répondre aussi mal aux obligations que nous vous avons, Messieurs, depuis que Monsieur Lucidor est ici, mon séjour n'a été marqué pour nous, que par des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma fille un mari tel qu'elle ne pouvoit pas l'espérer, ni pour le bien, ni pour le rang, ni pour le mérite...

FRONTIN.

Tout doux, apuyez légèrement sur le dernier.

E

L'ÉPREUVE,

Mad. ARGANTE *en s'en allant.*

Et merci de ma vie qu'elle l'accepte, ou je la renonce!

SCÈNE XVI.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE,
LISETTE.

LISETTE.

EN vérité, Mademoiselle, on ne sauroit vous excuser.
Attendez-vous qu'il vous vienne un Prince?

FRONTIN.

Sans vanité, voici mon apprentissage en fait de refus;
je ne connoissois pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous savez, belle Angélique, que je vous ai d'abord
consulté sur ce mariage; je n'y ai pensé que par zèle
pour vous, et vous m'en avez paru satisfaite.

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur, votre zèle est admirable, c'est la plus
belle chose du monde: j'ai tort, je suis une étourdie,
mais laissez-moi dire. A cette heure que ma mere n'y
est plus, et que je suis un peu plus hardie, il est juste
que je parle à mon tour, et je commence par vous, Li-
sette; c'est que je vous prie de vous taire, entendez-
vous? il n'y a rien ici qui vous regarde: quand il vous
viendra un mari, vous en ferez ce qu'il vous plaira, sans
que je vous en demande compte, et je ne vous dirai
point sottement, ni que vous êtes née coëffée, ni que
vous êtes trop heureuse, ni que vous attendez un Prince,
ni d'autres propos aussi ridicules que vous m'avez tenus,
sans savoir ni quoi, ni qu'est-ce?

FRONTIN.

Sur sa part, je devine la mienne.

ANGÉLIQUE.

La vôtre est toute prête, Monsieur. Vous êtes honnête
homme, n'est-ce pas?

FRONTIN.

C'est en quoi je brille.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voudrez pas causer du chagrin à une fille qui

me vous a jamais fait de mal , cela seroit cruelet barbare.

FRONTIN.

Je suis l'homme du monde le plus humain , vos pareils en ont mille preuves.

ANGÉLIQUE.

C'est bien fait : je vous dirai donc, Monsieur, que je serois mortifiée s'il falloit vous aimer ; le cœur me le dit ! on sent cela , non que vous ne soyez fort aimable , pourvû que ce ne soit pas moi qui vous aime : je ne finirai point de vous louer quand ce sera pour une autre ; je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dis-là , j'y vais de tout mon cœur ; ce n'est pas moi qui ai été vous chercher une fois ; je ne songeois pas à vous ; et si je l'avois pu , il ne m'en auroit pas plus coûté de vous crier : Ne venez pas , que de vous dire , allez vous-en.

FRONTIN.

Comme vous me le dites !

ANGÉLIQUE.

Oh sans doute ! et le plutôt sera le mieux. Mais que vous importe , vous ne manquerez pas de filles : quand on est riche , on en a tant qu'on veut , à ce qu'on dit ; au lieu que naturellement je n'aime pas l'argent ; j'aime-rois mieux en donner que d'en prendre ; c'est-là mon hu-meur.

FRONTIN.

Ellè est bien opposée à la mienne. A quelle heure voulez-vous que je parte ?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien honnête ; quand il vous plaira , je ne vous retiens point : il est tard à cette heure , mais il fera beau demain.

FRONTIN à Lucidor.

Mon grand ami , voilà ce qu'on apelle un congé bien conditionné , et je le reçois , sauf vos conseils , qui me régleront là-dessus cependant ; ainsi belle ingratte , je differe encore mes derniers adieux.

ANGÉLIQUE.

Quoi , Monsieur , ce n'est pas fait ! pardi , vous avez

E ij

bon courage! (*Et quand il est parti.*) Votre ami n'a guère de cœur, il me demande à quelle heure il partira, et il reste.

SCÈNE XVII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

Il n'est pas si aisé de vous quitter Angélique, mais je vous débarrasserai de lui.

LISETTE.

Quelle perte! un homme qui lui faisoit sa fortune.

LUCIDOR.

Il y a des antipaties insurmontables; si Angélique est dans ce cas-là, je ne m'étonne point de son refus, et je ne renonce pas au projet de l'établir avantageusement.

ANGÉLIQUE.

Eh, Monsieur, ne vous en mêlez pas. Il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon, avec les intentions que j'ai! Et qu'avez-vous à reprocher à mon amitié?

ANGÉLIQUE à part.

Son amitié? le méchant homme!

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez.

ANGÉLIQUE.

Moi, Monsieur, me plaindre, et qui est-ce qui y songe? Où sont les reproches que je vous fais? Me voyez-vous fâchée? Je suis très-contente de vous, vous en agissez on ne peut pas mieux! comment donc vous m'offrez des maris tant que j'en voudrai; vous m'en faites venir de Paris, sans que j'en demande; y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux! il est vrai que je laisse-là tous vos mariages; mais aussi il ne faut pas croire, à cause de vos rares bontés, qu'on soit obligée, vite et vite, de se donner au premier venu que vous attirerez de je ne sais où, et qui arrivera tout botté pour m'épouser sur votre parole; il ne faut pas croire cela. Je suis fort reconnoissante, mais je ne suis pas idiote.

LUCIDOR.

Quoi que vous en disiez, vos discours ont une aigreur que je ne sais à quoi attribuer, et que je ne mérite point.

LISSETTE.

Ah ! j'en sais bien la cause, moi, si je voulois parler.

ANGÉLIQUE.

Hem ! Qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez ? Que veut-elle dire ? Écoutez. Lisette, je suis naturellement douce et bonne ; un enfant a plus de malice que moi ; mais si vous me fâchez, vous m'entendez bien, je vous promets de la rencune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez pas de moi, reprenez donc ce petit présent que je vous avois fait, et que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi ?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi ? C'est qu'il n'est pas juste que je l'aye. Le mari et les bijoux étoient pour aller ensemble, et en rendant l'un, je rends l'autre. Vous voilà bien embarrassé ; gardez cela pour cette charmante beauté, dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres, reprenez ceux-ci.

ANGÉLIQUE.

Oh ! qu'elle garde tout, Monsieur, je les jetterois.

LISSETTE.

Et moi je les ramasserai.

LUCIDOR.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas que je songe à vous marier, et que malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour secret dont vous me faites mystère ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! mais cela se peut bien ; oui, Monsieur, voilà ce que c'est, j'en ai pour un homme d'ici, et quand je n'en aurois pas, j'en prendrois tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaisie.

L'ÉPREUVE,
SCÈNE XVIII.
LUCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE,
M. BLAISE.
M. BLAISE.

JE requiers la parmission d'interrompre pour avoir la déclaration de voute darnière volonté? Mademoiselle, retenez-vous voute amoureux nouviau venu?

ANGÉLIQUE.

Non; laissez-moi.

M. BLAISE.

Me retenez-vous, moi?

ANGÉLIQUE.

Non.

M. BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous?

ANGÉLIQUE.

L'insupportable homme!

LISETTE.

Êtes-vous sourd, Maître Blaise? Elle vous dit que non.

M. BLAISE à Lisette.

Oui, ma mie. Ah ça Monsieur, je vous prends témoin comme quoi je l'aime, comme quoi alle me repousse, que si alle ne me prend pas, c'est sa faute, et que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jeter l'endosse. (*A Lisette à part.*) Bon jour, Poulet. (*Et puis à tous.*) Au demeurant; ça ne me surprend point, Mademoiselle Angélique en refuse deux, alle en refuseroit trois, elle en refuseroit un boissiau; il n'y en a qu'un qu'alle envie, tout le reste est du fretin pour elle, hormi Monsieur Lucidor, que j'ons deviné drès le commencement.

ANGÉLIQUE *outrée.*

Monsieur Lucidor!

M. BLAISE.

Li-même, n'ons-je pas vu que vous pleuriez quand il fut malade, tant vous aviez peur qu'il ne devint mort?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites-là. Angélique pleuroit par amitié pour moi?

ANGÉLIQUE.

Comment vous ne croirez pas ? Vous ne seriez pas un homme de bien de le croire ? M'accuser d'aimer à cause que je pleure , à cause que je donne des marques de bon cœur ? Eh ! mais je pleure tous les malades que je vois ; je pleure pour tout ce qui est en danger de mourir ; si mon oiseau mourroit devant moi , je pleurerois. Dirait-on que j'ai de l'amour pour lui ?

L I S E T T E.

Passons , passons là-dessus , car à vous parler franchement , je l'ai cru de même.

ANGÉLIQUE.

Quoi , vous aussi , Lisette ? Vous m'accablez , vous me déchirez ? Eh ! que vous ai-je fait ? Quoi , un homme qui ne songe point à moi , qui veut me marier à tout le monde , je l'aimerois , moi , qui ne pourroit pas le souffrir s'il m'aimoit ? Moi qui ai de l'inclination pour un autre ? J'ai donc le cœur bien bas , bien misérable ! Ah ! que l'affront qu'on me fait m'est sensible !

L U C I D O R.

Mais en vérité Angélique , vous n'êtes pas raisonnable ; ne voyez-vous pas que ce sont nos petites conversations qui ont donné lieu à cette folie qu'on a rêvée , et qu'elle ne mérite pas votre attention.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Monsieur , c'est par discrétion que je ne vous ai pas dit ma pensée ; mais je vous aime si peu , que si je ne me retenois pas , je vous harrois : depuis ce mari que vous avez mandé de Paris. Oui , Monsieur , je vous harrois : je ne sais pas trop même si je ne vous hais pas ; je ne voudrois pas jurer que non , car j'avois de l'amitié pour vous , et je n'en ai plus. Est-ce-là des dispositions pour aimer ?

L U C I D O R.

Je suis honteux de la douleur où je vous vois. Avez-vous besoin de vous défendre ? Dès que vous en aimez un autre tout n'est-il pas dit ?

L'ÉPREUVE,

M. BLAISE.

Un autre galant, elle seroit morgué bien en peine de le montrer.

ANGÉLIQUE.

En peine? Hé bien, puisqu'on m'obstine. C'est justement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai soupçonné.

M. BLAISE.

Moi!

LISETTE.

Bon! Cela n'est pas vrai.

ANGÉLIQUE.

Quoi, je ne sais pas l'inclination que j'ai? Oui, c'est lui, je vous dis que c'est lui.

M. BLAISE.

A ça, Mademoiselle, ne badinons point, ça n'a ni rime ni raison. Par votre foi, est-ce ma parsonne qui vous a pris le cœur?

ANGÉLIQUE.

Oh! Je l'ai assez dit. Oui c'est vous, malhonnête que vous êtes, si vous ne m'en croyez pas, je ne m'en soucie guères.

M. BLAISE.

Eh! mais jamais voute mere n'y consentira.

ANGÉLIQUE.

Vraiment je le sais bien.

M. BLAISE.

Et pis, vous m'avez rebuté d'abord; j'ai compté là-dessus, moi: je me sis arrangé autrement.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, ce sont vos affaires.

M. BLAISE.

On n'a pas un cœur qui va et qui vient comme une girouette; faut être fille pour ça. On se fie à des refus.

ANGÉLIQUE.

Oh! accommodez-vous benêt.

M. BLAISE.

Sans compter, je ne sis pas riche.

LUCIDOR.

LUCIDOR.

Ce n'est pas-là ce qui m'embarrassera, et j'applanirai tout ; puisque vous avez le bonheur d'être aimé, Maître Blaise, je donne vingt mille francs en faveur de ce mariage, je vais en porter la parole à Madame Argante, et je reviens dans le moment vous en rendre la réponse.

ANGÉLIQUE.

Comme on me persécute !

LUCIDOR.

Adieu, Angélique, j'aurai enfin la satisfaction de vous avoir mariée selon votre cœur, quelque chose qui m'en coûte.

ANGÉLIQUE.

Je crois que cet homme-là me fera mourir de chagrin !

SCÈNE XIX.

M. BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

CE Monsieur Lucidor est un grand marieur de filles : A quoi vous déterminez-vous, Maître Blaise ?

M. BLAISE *après avoir rêvé.*

Je dis qu'ou êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt mille francs, vous font grand tort.

LISETTE.

Hum, le vilain procédé !

ANGÉLIQUE *d'un air languissant.*

Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle.

M. BLAISE.

Qui, je n'en fais pas le fu.

ANGÉLIQUE *languissante.*

Sur ce pied-là vous ne m'aimez pas.

M. BLAISE.

Si fait da, ça m'avoit un peu quitté, mais je vous r'aime chèrement à cette heure.

ANGÉLIQUE *toujours languissante.*

A cause de vingt mille francs ?

M. BLAISE.

A cause de vous, et pour l'amour d'eux.

F

L'ÉPREUVE,
ANGÉLIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir ?

M. BLAISE.

Pargué ! A voute avis ?

ANGÉLIQUE.

Et moi je vous déclare que si vous les prenez, je ne veux point de vous.

M. BLAISE.

En veci bian d'un autre !

ANGÉLIQUE.

Il y auroit trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre, qui m'a offensé en particulier, en croyant que je l'aïmois, et qu'on dit que j'aime moi-même.

L I S E T T E.

Mademoiselle a raison, j'approuve tout-à-fait ce qu'elle dit-là.

M. BLAISE.

Mais acoutez donc le bon sens : si je ne prends pas les vingt mille francs, vous me pardrez, vous ne m'aurez point, voute mere ne voura point de moi.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, si elle ne veut point de vous, je vous laisserai.

M. BLAISE *inquiet.*

Est-ce votre dernier mot ?

ANGÉLIQUE.

Je ne changerai jamais.

M. BLAISE.

Ah, me vela biau garçon !

S C È N E X X.

LUCIDOR, M. BLAISE, ANGÉLIQUE,
L I S E T T E.

L U C I D O R.

VOTRE mere consent à tout, belle Angélique, j'en ai sa parole, et votre mariage avec Maitre Elaise est conclu, moyennant les vingt mille francs que je donne.

Ainsi vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

M. B L A I S E.

Point du tout; il y a un autre vartigo qui la tient; alle a de l'aversion pour le magot de vingt mille francs, à cause de vous qui les délivrez: Alle ne veut point de moi si je les prends, et je veux du magot avec alle.

A N G É L I Q U E *s'en allant.*

Et moi je ne veux plus de qui que ce soit au monde.

L U C I D O R.

Arrêtez de grace, chere Angélique. Laissez-nous, vous autres.

M. B L A I S E *prenant Lisette sous le bras.*

(*A M. Lucidor.*)

Nout premier marché tient-il toujours?

L U C I D O R.

Oui, je vous le garantis.

M. B L A I S E.

Que le Ciel vous conserve en joye! Je vous fiance donc fillette.

SCÈNE XXI.

L U C I D O R, A N G É L I Q U E.

L U C I D O R.

Vous pleurez, Angélique?

A N G É L I Q U E.

C'est que ma mere sera fâchée, et puis j'ai eu assez de confusion pour cela.

L U C I D O R.

A l'égard de votre mere, ne vous en inquietez pas, je la calmerai; mais me laisserez-vous la douleur de n'avoir pu vous rendre heureuse!

A N G É L I Q U E.

Oh! voilà qui est fini, je ne veux rien d'un homme qui m'a donné le renom que je l'aimais toute seule.

L U C I D O R.

Je ne suis point l'auteur des idées qu'on a eu là-dessus.

A N G É L I Q U E.

On ne m'a point entendu me vanter que vous m'ai-

F ij

miez, quoique je l'eusse pu croire aussi bien que vous, après toutes les amitiés et toutes les manières que vous avez eues pour moi, depuis que vous êtes ici; je n'ai pourtant pas abusé de cela: vous n'en avez pas agi de même, et je suis la dupe de ma bonne foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez pensé que je vous aimois, quand vous m'auriez cru pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous seriez pas trompée.

Angélique ici redouble ses pleurs, et sanglotte davantage.

LUCIDOR *continue.*

Et pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien, mais si jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne sera pas moi qui lui chercherai des filles en mariage, je le laisserai plutôt mourir garçon.

LUCIDOR.

Hélas! Angélique, sans la haine que vous m'avez déclarée, et qui m'a paru si vraie, si naturelle, j'allois me proposer moi-même. Mais qu'avez-vous donc encore à soupirer?

ANGÉLIQUE.

Vous dites que je vous hais; n'ai-je pas raison? Quand il n'y auroit que ce portrait de Paris, qui est dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'est qu'une feinte, c'est celui d'une sœur que j'ai.

ANGÉLIQUE.

Je ne pouvois pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici Angélique, et je vous le donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'en ferai-je, si vous n'y êtes plus? Un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Et si je restois, si je vous demandois votre main,
si nous ne nous quittions de la vie ?

ANGÉLIQUE.

Voilà du moins ce qu'on appelle parler cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc ?

ANGÉLIQUE.

Ai-je jamais fait autre chose !

LUCIDOR se mettant tout-à-fait à genoux.

Vous me transportez, Angélique ?

SCÈNE XXII et dernière.

TOUS LES ACTEURS

arrivent avec Madame Argante.

Mad. ARGANTE.

Hé bien, Monsieur : mais que vois-je ? Vous êtes aux
genoux de ma fille, je pense ?

LUCIDOR.

Oui, Madame, et je l'épouse dès aujourd'hui, si
vous y consentez.

Mad. ARGANTE charmée.

Vraiment que de reste, Monsieur, c'est bien de
l'honneur à nous tous, et il ne manquera rien à la joye
où je suis, si Monsieur, (*montrant Frontin*) qui est
votre ami, demeure aussi le nôtre.

FRONTIN.

Je suis de si bonne composition, que ce sera moi
qui vous verserai à boire à table.

A Lisette.

Ma Reine, puisque vous aimiez tant Frontin, et
que je lui ressemble, j'ai envie de l'être.

LISETTE.

Ah ! coquin ; j'entends bien, mais tu l'es trop tard.

46 L'ÉPREUVE, COMÉDIE.

M. BLAISE.

Je ne pouvons nous quitter, il y a douze mille francs
qui nous suivent.

Mad. ARGANTE.

Que signifie donc cela?

LUCIDOR.

Je vous l'expliquerai tout-à-l'heure; qu'on fasse ve-
nir les violons du village, et que la journée finisse par
des danses.

F I N.

133591

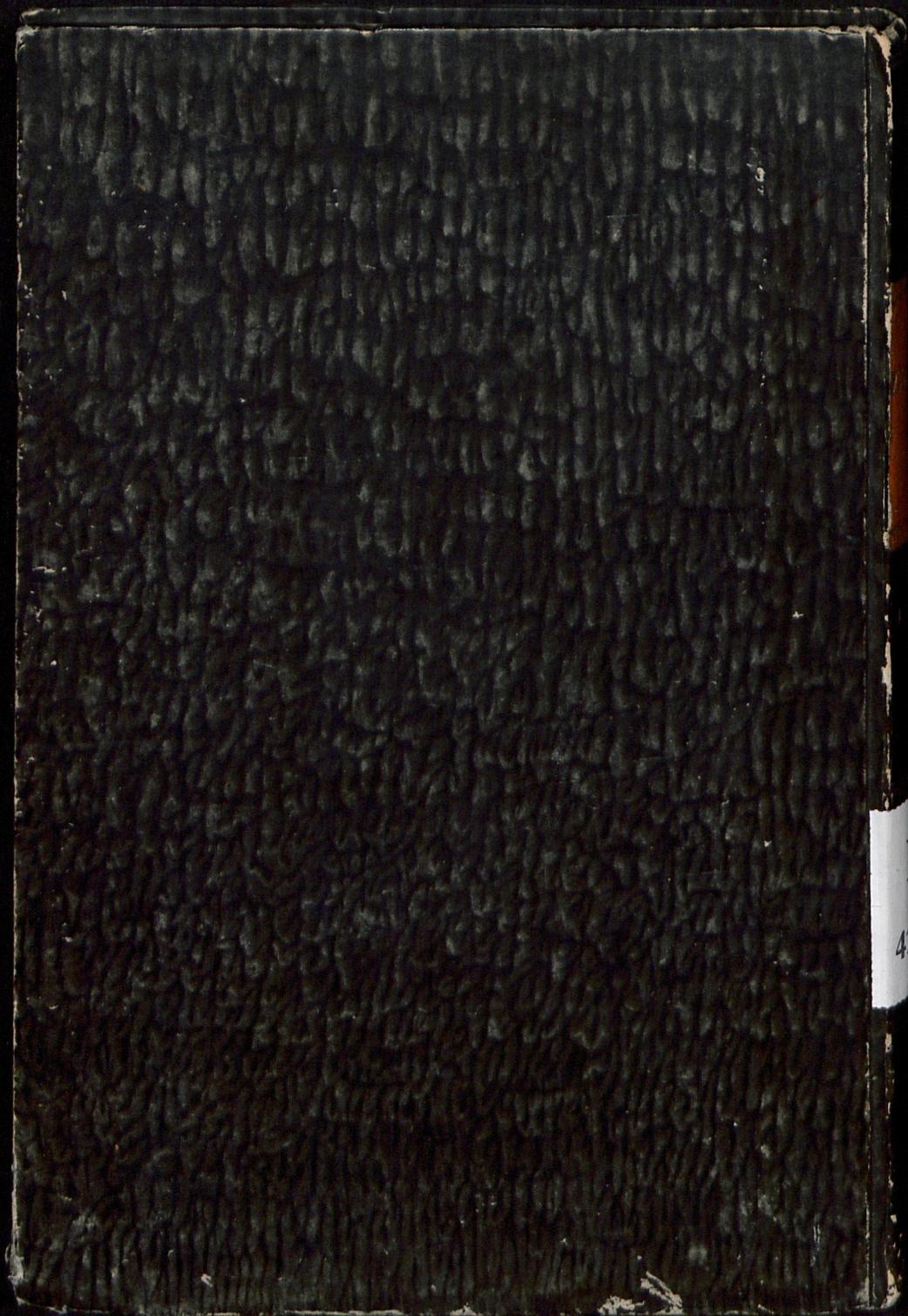
5

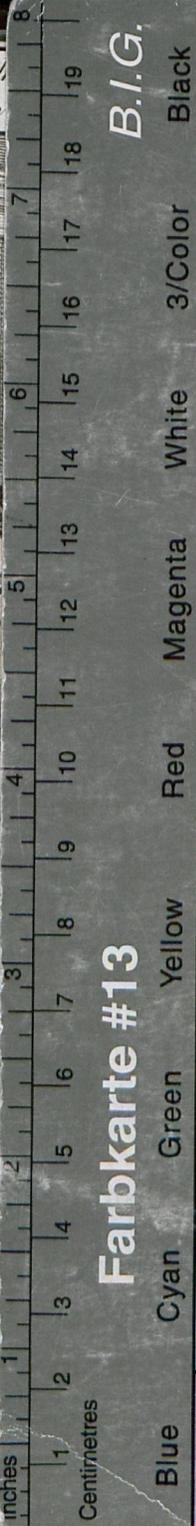
AD=133591

8266 5470

DL 4103^h







B.I.G.

Farbkarte #13

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par MARIVAUX, de l'Académie Française.

NOUVELLE ÉDITION,

Conforme à la représentation.

A TROYES,

Au Magasin général des Pièces de Théâtre,
Chez G O B E L E T, Imprimeur-Libraire, près la
Maison Commune, n^o. 206.

AN VII.

